

## DEUTSCHER ET LES « ERREURS » DES BOLCHEVIKS

Dans sa biographie de Trotsky, comme dans ses autres livres, Deutscher en voulant être « objectif » dans l'explication de la marche de la Russie soviétique depuis 1917 prend pour point de départ des conceptions qui quittent l'interprétation marxiste de l'histoire pour tomber dans le pragmatisme.

Deutscher explique fort correctement le stalinisme par l'absence de révolution prolétarienne victorieuse en Europe. Il en conclut que les bolcheviks, Lénine et Trotsky en tête, ont eu tort de miser sur la révolution mondiale en 1917. Il pense même que s'ils avaient prévu cela, ils n'auraient peut-être pas pris le pouvoir ; qu'ils n'auraient en tout cas pas créé la III<sup>e</sup> Internationale.

« On peut se demander si Lénine et Trotsky auraient agi comme ils le firent (en 1917) ou s'ils auraient agi avec la même détermination s'ils avaient eu une vue plus sobre de la révolution internationale et prévu qu'au cours de décades leur exemple n'aurait pas été imité dans aucun autre pays » (page 293).

« Il est douteux que Lénine et Trotsky eussent fondé l'Internationale à ce stade s'ils avaient eu une idée plus claire de la condition de l'Europe. Ils auraient, en tout cas, continué à propager l'idée de la nouvelle Internationale, comme ils l'avaient fait depuis 1914... » (pages 451-452).

Lénine et Trotsky se sont-ils trompés sur la révolution mondiale ? Ont-ils eu tort de vouloir bâtir une Internationale, des partis capables de diriger cette révolution ? Etaient-ils donc en avance par rapport à leur temps et peut-on leur appliquer ces lignes de la préface d'Engels à « la guerre des paysans » que Deutscher cite dans sa biographie de Trotsky :

« La pire chose qui puisse arriver au chef d'un parti extrémiste est d'avoir à prendre le pouvoir dans une époque où le mouvement n'est pas mûr pour la domination de la classe qu'il représente et pour la réalisation des mesures que cette domination impliquerait... Ce qu'il peut faire est en contradiction avec toutes ses actions antérieures, tous ses principes, et les intérêts actuels de son parti ; ce qu'il devrait faire ne peut être effectué... Qui se place dans cette position embarrassante est irrévocablement perdu. »

On ne peut aborder ces questions autrement qu'à l'échelle historique et non avec des calendriers s'étendant seulement sur quelques années. Un pronostic historique n'est pas une traite qu'on peut encaisser à une date donnée, a écrit Trotsky. Incontestablement Juin 1848 et la Commune de Paris ont été des moments précurseurs de la révolution mondiale. Les contemporains Marx et Engels les ont soutenus en tant que soulèvements populaires contre l'ordre bourgeois, ils en ont tiré de précieuses leçons pour la cause du socialisme ; mais — en ce qui concerne Juin 48 — ils n'étaient pas loin de penser que le triomphe du prolétariat était proche. Sur ce point, ils

commirent vraiment une erreur historique. Dans le cas de Lénine et Trotsky, en 1917, le problème se pose tout autrement. Au cours des premières années du XX<sup>e</sup> siècle, l'idée dominante en Europe était celle d'un long équilibre social, d'un développement graduel. Le mouvement ouvrier en était profondément imprégné, même s'il avait formellement repoussé le révisionisme bernsteinien. Quel était le tableau du monde vers 1900 ? Le tsar régnait sur toutes les Russies. La monarchie austro-hongroise régnait sur de nombreux peuples. Le kaiser présidait à la prodigieuse croissance du capitalisme allemand. L'Empire turc dominait le Moyen-Orient. L'Empire britannique était à son apogée. Les Etats-Unis, malgré quelques expériences en Amérique latine, n'étaient que des provinciaux dans le monde. Il n'était pas question de soulèvement colonial. Le mouvement ouvrier, c'était quelques partis socialistes et des syndicats qui, certes, croissaient, mais qui ne mettaient pas en cause l'ordre établi. Le socialisme qu'ils prêchaient était pour un avenir indéterminé, bien lointain. Sur le plan scientifique, l'atome était une hypothèse que de grands savants contestaient encore.

Même le déclenchement de la première guerre mondiale n'ébranla pas chez de nombreux militants socialistes les plus avancés l'idée qu'il s'agissait plutôt d'un accident dans le développement du capitalisme et non l'entrée dans une période prolongée de bouleversements, de conflits, qui serait la période d'agonie du régime capitaliste, dans laquelle se soulèveraient les ouvriers des pays capitalistes les plus avancés, les peuples colonisés qui, en 1914, étaient encore engourdis. Peu de révolutionnaires en 1914 pensaient que, quarante ans plus tard, on ne verrait ni tsar ni kaiser, que les monarchies s'effondreraient l'une après l'autre, que les Etats-Unis seraient la principale puissance capitaliste, que la Chine — oui, la Chine — aurait un gouvernement ouvrier, que l'U.R.S.S. (ce nom n'était pas créé) serait la deuxième puissance industrielle dans le monde, qu'un tiers du monde échapperait au capitalisme, etc. Et la libération de l'énergie atomique fait à la fois espérer et trembler le monde.

Lénine et Trotsky se placèrent dès 1914 sur l'échelle historique : l'heure du socialisme était arrivée. La surprise — car il y eut surprise — c'est que la première grande victoire ouvrière se produisit si tôt. Il est certain qu'elle engendra alors de l'euphorie sur le rythme de la révolution en Europe. Mais, en 1921, elle était largement dissipée. Le retard de la révolution en Europe est loin d'avoir été produit par les forces propres du capitalisme ; la direction ouvrière — réformiste et stalinienne — a accru ce retard considérablement. « L'erreur » que commirent à l'époque Lénine, Trotsky et la masse des bolcheviks avec eux, lors de la prise du pouvoir, c'est d'avoir pensé que l'Etat ouvrier n'aurait qu'une vie éphémère si la révo-